

CHABAG

La récente invasion de la Bessarabie par les armées soviétiques a mis à l'ordre du jour la « colonie suisse » de Chabag. A vrai dire, de la centaine de vigneron vaudois qui, au commencement du XIX^e siècle, partirent sous la conduite de Tardent, des Ormonts, pour cultiver les vignes du tzar Alexandre I^{er}, dans les bouches du Dniester, à environ cinquante kilomètres d'Odessa, seules quelques familles avaient conservé leur qualité de citoyens suisses. Non que l'indifférence eût touché les autres, mais bien la soumission aux exigences de la vie, et une partie de ces Suisses devenus Russes, puis Roumains après la Grande guerre, tout en demeurant passionnément suisses de cœur, d'âme, de traditions, sont aujourd'hui, semble-t-il, sujets soviétiques.

Il y a quelques années, en 1936, au cours d'une tournée de conférences que j'accomplissais dans les Balkans pour l'Alliance Française, conjointement avec des visites aux groupes suisses de la Nouvelle Société Helvétique, j'eus l'occasion d'être l'hôte des Suisses de Chabag. C'est un de mes plus émouvants souvenirs ! Chabag est au diable vauvert au fond de la Bessarabie. De Bucarest, c'était toute une histoire pour y parvenir ; environ vingt-quatre heures de train, dont plus de dix-huit à travers des plaines sans limites par une voie ferrée que ne fréquentaient certes pas les express.

Le convoi avait quitté Galatz à minuit. Et comme dans une nouvelle de Tchekhov, ce fut le miracle du jour naissant sur la steppe. Dans des tons d'ivoire, la plaine se déroulait à l'infini, une houle sans cesse reformée, vaste comme la mer. Un village s'éveillait dans le lointain sous des fumées d'un violet pâle de glycine ; une isba isolée apparaissait, cernée de champs de maïs, de colza ou de blé ; un troupeau de moutons paissait, gardé par des bergers au costume décoratif et des chiens à moitié sauvages. Il arrivait aussi que le train mettait en fuite des chevaux martelant le sol dur de leurs sabots ; d'étranges oiseaux s'en-

volaient des berges d'une rivière aux eaux plombées et dormantes ; un charriot à bœufs passait lentement un gué, tandis que, débordant l'horizon du côté de la mer Noire, s'élevaient de gros nuages tranquilles... Le train n'allait pas plus loin que Cétatéa Alba. Trois hommes m'attendaient sur le perron de la gare, vêtus de pelisse et coiffés de la haute toque de fourrure : c'étaient des Suisses de Chabag, Louis Thévenaz, Georges Girod et, si je ne fais erreur, Auguste Emery. Nous montâmes dans une charrette légère attelée de deux petits chevaux rapides, des étalons, et la steppe nous reprit. Vers l'Ouest, au bout d'une dizaine de kilomètres, des toits se montrèrent entre des arbres autour d'un clocher qui aurait très bien pu être le temple d'Echallens ou de Cheseaux : « Chabag », me dit un de mes compagnons. Un peu en retrait, la frontière soviétique coupait le lac formé par le delta du Dniester. Sur l'autre rive, on voyait un pauvre hameau d'isbas et le bâtiment rectangulaire du « kohlkose ».

Le village est divisé en trois quartiers : le russe, l'allemand et le suisse, seul ce dernier possède une église. A l'entour, les fermes de crépi blanc, avec, par-ci par-là, un toit de chaume, rappellent l'isba du pays. Chacune de ces isbas vaudoises a sa cour, son jardin potager, ses dépendances, et, noblesse oblige ! sa cave et son fumier cossu. Dans quelques caves, on a conservé les pressoirs vaudois apportés hors du pays natal lors de l'exode. Avec une bonne grâce charmante, on me fit les honneurs de la localité. Je dus tout voir, depuis les vieux pressoirs jusqu'aux deux ou trois vaches qu'on entourait presque de vénération : elles descendaient, en dépit de multiples croisements, d'un des taureaux vaudois qui avaient quitté pour Chabag leur étable du Gros de Vaud. Qu'on imagine ces longs convois d'exilés suivis de leurs trains de bagages, chars à bancs ou chars à échelle, le piétinement des hommes et du bétail, tout ce fabuleux parcours à pied, de plus de 2000 km. à travers l'Europe centrale ! Quelle

épopée digne d'inspirer à un Ramuz le plus extraordinaire roman d'aventures vaudois !

Chabag a aussi son musée, ses archives et sa bibliothèque. Une maison de briques rouges les abrite en même temps que l'école. En m'y rendant, je notais une place de la Confédération, une rue de Lausanne et une avenue Helvétique. Au musée, le drapeau suisse illuminait un des murs ; on le sort le 1^{er} août pour le hisser à sa hampe au péristyle de l'église. Il y avait aussi, sur un socle, le groupe classique de Guillaume Tell, son arbalète sur l'épaule et tenant son fils par la main ; puis des gravures suisses, des paysages, le major Davel, le général Dufour, des vues du Léman, en un mot, un humble sanctuaire où s'exaltait dans toute sa pure et ardente ferveur l'amour de la Patrie absente. A la bibliothèque, qui servait en même temps de classe enfantine, le syndic me montra, à mon très grand étonnement, deux de mes livres, dont un de récits militaires, rapportés par une jeune Chabagois qui était allé faire son école de recrues à la caserne de Lausanne. Qu'on m'excuse de cette allusion personnelle ! Mais je ne saurais dire à quel point ma surprise fut vive et mon émoi profond en découvrant là, au fond de la Bessarabie, à deux pas de la frontière des Soviets, dans ce petit village d'exilés suisses demeurés ancrés dans leur foi patriotique, mes deux premiers ouvrages de jeunesse.

De loin en loin, un exemplaire de la *Gazette de Lausanne* arrivait à Chabag ; après avoir fait le tour de toutes les familles, il échouait, fripé, et pourtant merveilleux message du pays, aux mains de l'archiviste-bibliothécaire qui le classait pieusement sur un rayon.

Le soir, dans la salle des fêtes, décorée de la croix fédérale, d'écussons aux couleurs des vingt-deux cantons, de guirlandes et de verdure (un vrai soir d'« abbaye » de village vaudois), je fis une simple causerie sur la Suisse. Tout Chabag était présent, des tout petits aux tout vieux. Dans mes autres voyages de conférences (dont cinq aux Etats-Unis et jusqu'aux îles Hawaï) je n'ai jamais éprouvé comme ce soir-là, devant ces descendants d'émigrés suisses demeurés fidèles au pays de leurs pères, *que la plupart n'avaient pas vu*, ce frémissement des âmes, ce contact mystérieux, qui crée entre l'orateur et son auditoire une harmonie affective.

A la veille de mon départ de Suisse, j'avais eu une entrevue avec M. le conseiller fédéral Motta. Cet homme de cœur, qui portait aux Suisses de l'étranger un intérêt affectueux jamais démenti, m'avait dit : « Transmettez, de ma part, aux Suisses auxquels vous vous adresserez, mon salut personnel et celui de la Suisse. » Mes paroles liminaires furent donc ce message de Motta et Chabag fut conquis. De cette soirée mémorable, je garde encore notamment deux autres souvenirs. Des projections lumineuses, des images de la Suisse, illustraient ma causerie familière. Au premier rang, une mère dit à son enfant, un garçonnet d'une dizaine d'années : « Regarde bien,

c'est ton pays ! » Et quand j'eus fin de parler, l'auditoire se levant d'un bloc, entonna le *Roulez tambours...* C'était un *Roulez tambours* chanté avec un léger accent exotique, mais cet accent étranger, précisément, ajoutait à l'ardente mélodie une grandeur patriotique pathétique.

Quatre ans ont passé. Et si je n'ai jamais oublié mon voyage au fond de la steppe bessarabienne et le temple vaudois avec son clocher massif profilé contre le ciel de la Russie soviétique, mes amis de Chabag, gentiment, n'ont pas oublié non plus ce conférencier d'un soir, venu de Suisse pour leur parler de la patrie lointaine. Au début de chaque année, une adresse de bons vœux me parvenait de là-bas, contresignée par tous les habitants de la communauté. Mais ce geste touchant ne se répétera plus. Et, l'autre jour, en lisant dans les journaux l'occupation de la Bessarabie par les armées de l'U.R.S.S., je me suis demandé ce qu'avait dû penser le commandant du bataillon soviétique lorsqu'il a pénétré dans ce petit village par une rue de Lausanne, et qu'il en sortit, pour marcher sur Cétatéa Alba, par celle de la Confédération ?

Charles Gos.